Ami du Clergé du 16 juillet 1936

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Cours de prônes sur les Evangiles. — XLVI. *9e Dim. après la Pentecôte :* Jésus, modèle de patriotisme, 433.
Pour la fête de sainte Marie-Madeleine. — Les œuvres de l'amour, 434.
Pour la fête de sainte Anne. — II. L'exemple de la femme chrétienne, 437.
Pour la fête d'un martyr. — La valeur du témoignage des martyrs, 438.
Mois de Marie. — XXIX. L'Ascension, 440. — XXX. La Pentecôte, 442.
Les personnages évangéliques. — LXIX. L'hémorroïsse, 444. — LXX. La fille de Jaïre, 446.

COURS DE PRONES SUR LES ÉVANGILES

XLVI

9e Dimanche après la Pentecôte

JÉSUS, MODÈLE DE PATRIOTISME

Mes frères,

Les ennemis de la religion nous reprochent de manquer de patriotisme et de n'être pas de bons français parce que nous, catholiques, nous refusons d'admettre les lois impies que la Franc-Maçonnerie, maîtresse de notre pays depuis trop d'années, a insérées dans notre Code. C'est une calomnie que l'Evangile de ce jour réfute victorieusement. Il nous montre que nul ne fut meilleur patriote que Notre-Seigneur et il ne me sera pas difficile de vous prouver de mon côté que, sur ce point comme sur tous les autres, les catholiques sont les fidèles disciples de leur Maître.

I

C'était le dimanche des Rameaux, quelques jours seulement avant sa douloureuse Passion. Notre-Seigneur se rendait à Jérusalem où l'attendait le pacifique triomphe que vous savez, quand, arrivé sur le Mont des Oliviers et découvrant sur la colline d'en face la cité sainte, il se mit à pleurer en s'adressant à elle : « Ah ! dit-il, si du moins en ce jour qui t'est encore donné, tu savais ce qui peut te procurer la paix ! Mais maintenant cela est caché à tes yeux. Aussi viendra-t-il pour toi des jours où tes ennemis t'environneront de tranchées, t'enfermeront et te resserreront de toutes parts ; ils te renverseront par terre, toi et tes enfants qui sont dans tes murs, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas su reconnaître le temps où tu as été visitée. »

Voilà, m. f., sur les lèvres de Jésus des paroles bien sévères à l'adresse de Jérusalem et des événements bien douloureux qu'il lui prédit. Est-ce à dire que le Sauveur n'aime pas cette ville dont il annonce les effroyables malheurs ? Si nous osions l'affirmer, les larmes qu'il verse nous infligeraient un solennel démenti. Jésus, l'Evangile du moins ne mentionne que ces deux circonstances, n'a pleuré que deux fois dans sa vie : sur la tombe de Lazare et sur la ville de Jérusalem. En le voyant pleurer la mort de son ami, les Juifs murmurent : « Voyez donc comme il l'aimait ! » On peut en dire autant en le voyant pleurer sur Jérusalem et affirmer : « Voyez donc comme il aime son pays, comme il aime sa patrie ! »

Et de fait, il l'aime plus que lui-même. Dans cinq jours, il mourra au milieu des plus atroces tourments, il le sait, il connaît d'avance l'affreux supplice qui lui est réservé, il l'a révélé assez souvent à ses apôtres ; mais cette effrayante perspective ne lui arrache pas une larme, ce n'est pas sur lui qu'il pleure en voyant la cité déicide qui va le faire mourir, mais sur elle et sur les maux qui lui sont réservés.

Que n'a-t-il pas fait, cependant, pour l'en préserver ! Par patriotisme il n'a pas voulu s'éloigner du pays qui lui avait donné le jour, il lui a réservé tous ses instants et tous ses efforts. Jérusalem, en particulier, a été honorée de ses visites répétées : il y a prêché, il y a fait des miracles, mais chaque fois qu'il y est venu, les chefs des Juifs lui ont tendu des embûches. Les larmes qu'il verse sur elle en ce jour, les menaces qu'il formule, les malheurs qu'il annonce sont encore une grâce qu'il lui accorde dans l'espoir de vaincre son endurcissement et de la préserver des malheurs qui l'attendent. S. Jean a raison de dire que Jésus a aimé ses compatriotes, son pays, sa patrie et qu'il les a aimés jusqu'à la fin : « *Cum dilexisset suos, in finem dilexit eos.* »

II

Voilà, m. f., comment nous devons nous aussi aimer notre patrie et comment nous l'aimons en effet : c'est en cherchant à la ramener à Dieu, à la rendre plus chrétienne, à y remettre en honneur la religion depuis si longtemps combattue et persécutée, c'est en travaillant de toutes nos forces à la suppression des lois persécutrices qui ont été votées depuis cinquante ans et qui ont chassé Dieu des tribunaux, des écoles et des hôpitaux, exilé nos religieux, spolié nos églises, désorganisé la famille par la loi du divorce. Nous aimons notre patrie et parce que toutes ces lois font son malheur en même temps que sa honte, nous voudrions les voir disparaître et nous y travaillons par tous les moyens légaux à notre portée. — Nous aimons notre patrie et parce que son apostasie officielle provoque la colère de Dieu et attire sur nous ses châtiments, nous voudrions y faire régner à nouveau le Christ qui aime les Francs.

Hélas ! jusqu'ici nous n'y avons pas réussi autant que nous le voudrions. Et cependant que de fois notre pays a été visité lui aussi, sinon par Jésus lui-même, du moins par sa très sainte Mère ! A Paris en 1830, à la Salette en 1846, à

Lourdes en 1858, à Pontmain en 1871 et en d'autres endroits encore, elle est venue nous prêcher la pénitence et nous prédire les maux qui allaient fondre sur nous si nous refusions de nous convertir. Comme Jésus sur la montagne des Oliviers, deux petits bergers l'ont vue pleurer sur la montagne de la Salette parce que « son peuple » ne voulait pas se convertir et allait durement souffrir.

Quarante ans après la prophétie de Jésus, celle-ci se réalisa à la lettre ; Jérusalem fut entourée de tranchées et soumise à toutes les horreurs d'un siège affreux, elle fut prise, renversée et ses enfants massacrés ou faits prisonniers. Hélas ! m. f., est-ce que ce n'est pas là notre histoire toute récente ? N'avons-nous pas été envahis plusieurs fois ? Des tranchées qu'on peut encore voir n'ont-elles pas été creusées tout le long de notre frontière de l'Est et des centaines de mille de nos pauvres enfants massacrés ? Voilà ce que Notre-Seigneur, voilà ce que la Sainte Vierge et voilà ce qu'avec eux notre patriotisme aurait voulu empêcher en ramenant à Dieu notre chère France et en détournant d'elle son bras vengeur.

III

Du moins si notre patriotisme ne put prévenir les maux que l'impiété attira sur notre pays, il a fait tout ce qu'il a pu pour les guérir. Rappelez-vous le magnifique spectacle qu'offrit le début de la guerre. Certes, tous alors firent admirablement leur devoir et volèrent avec enthousiasme au secours de la France attaquée. Mais il en est qui eurent un mérite particulier à le faire : ce furent les catholiques brimés depuis si longtemps et que la rumeur infâme accusait d'être cause de la guerre, ce furent nos religieux que la France officielle avait chassés et qui accouraient de l'exil pour la défendre, et avec quel héroïsme ils l'ont fait ! Combien sont tombés à leur poste de combat ! Et nos évêques n'ont-ils pas fait l'admiration du monde entier en demeurant sous les obus dans leurs diocèses envahis et en prenant contre les vainqueurs la défense des populations opprimées ? Quels furent les meilleurs artisans de la victoire ? Ne sont-ce pas nos généraux catholiques ?

Non, les catholiques n'ont à recevoir de personne des leçons de patriotisme ; celle qu'ils ont reçue de leur divin Maître Jésus-Christ leur suffit. Il a aimé sa patrie, obéi à ses lois, respecté ses magistrats même quand ceux-ci s'appelaient Caïphe ou Pilate, il a en toute circonstance rendu à Dieu ce qui est à Dieu et à César ce qui est à César. Or les chrétiens de tous les temps n'ont jamais agi autrement, et déjà au III^e siècle un célèbre apologiste, Tertullien, mettait les ennemis du christianisme au défi de prouver le contraire : « Si nous voulions nous défendre et nous venger, disait-il aux persécuteurs d'alors, nous ne manquerions pas de troupes et d'armées, nous qui remplissons vos villes et vos campagnes. Quand nous serions en minorité, nous ne reculerions pas devant vous et nous saurions affronter la mort, si notre foi ne nous ordonnait de la recevoir plutôt que de la donner. Mais vous n'auriez rien à gagner et vous auriez tout à perdre en nous perdant, car vous avez en nous des citoyens, je ne dirai pas qui prient pour vous, puisque vous ne croyez pas à l'efficacité de nos prières, mais dont vous savez bien que vous n'avez rien à redouter. Parmi tant d'attentats contre la personne de l'empereur, vous n'en relevez pas un seul à la charge des chrétiens, malgré les mauvais traitements dont on use à leur égard. »

Après des siècles, les catholiques d'aujourd'hui peuvent reprendre pour leur compte ces fières déclarations. A l'heure présente où chez nous le patriotisme subit de si rudes assauts, dans quels rangs les ennemis de la patrie trouvent-ils leurs recrues ? Ce n'est point parmi nous, vous le savez bien et ceux qui nous gouvernent le savent bien aussi, et c'est sans doute pour cette raison que certains semblent vouloir se rapprocher de l'Eglise et font appel, pour sauver la société, à ses forces spirituelles. Ils ne le feront pas en vain, car tous, évêques, prêtres et fidèles, nous n'avons qu'une ambition : travailler au salut de la France, contribuer de toutes nos forces à sa prospérité et à son bonheur. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINTE MARIE-MADELEINE

(22 juillet)

LES ŒUVRES DE L'AMOUR

Mes frères,

Jésus ayant pris place à la table d'un riche pharisien, voici qu'une femme entre au milieu du festin ; un mouvement de surprise échappe aux convives, car celle qui vient de se jeter aux pieds du Maître, qui maintenant les arrose de ses larmes et les essuie de ses cheveux, on la connaît trop bien dans la ville : c'est Marie de Magdala, qui porte avec elle la honte et le mépris. Et elle ose s'approcher du Maître ! C'est un scandale pour ces Juifs orgueilleux, si soucieux de leur pureté légale. Mais à leur étonnement Jésus répond par ces simples mots : « Il lui est beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé. » (Luc, VII, 47). Nous pensons volontiers au dévouement de Marie, à sa fidélité lors de la Passion, à ses grandes austérités ; mais tout cela, à l'heure du pardon, ce n'est que l'avenir ; et pourtant Jésus dit : « Elle a beaucoup aimé. » C'est que pour Dieu qui lit au fond des cœurs, l'amour est visible avant même de se révéler dans des œuvres, et telle est sa puissance qu'il peut, en un instant, transformer une âme.

I. — *L'amour purifie*

Dès l'instant où une âme se résout à aimer Dieu, elle commence à suivre fidèlement le chemin du devoir, elle accepte avec une certaine joie les difficultés et les épreuves qui ont le double mérite

de réparer le passé et de prouver sa fidélité; elle ajoute même à la simple pratique de la vertu et à l'accomplissement intégral de sa tâche des œuvres de pénitence supplémentaires. On conçoit aisément qu'à ce régime spirituel les passions s'apaisent, les défauts s'atténuent, les mauvaises habitudes cèdent la place à la vertu.

Mais c'est là une œuvre de longue haleine, un travail lent et progressif qui ne se fait qu'avec le temps; faut-il vraiment attendre si longtemps pour rentrer en grâce avec Dieu et écarter résolument les ruines accumulées par le péché? Vous savez bien, m. f., que si autrefois l'Eglise imposait aux pénitents une rude et longue discipline avant de les réconcilier, elle agit tout autrement aujourd'hui. Le Pénitence remet les péchés au pécheur qui se confesse loyalement, a un regret sincère et promet sérieusement de réparer ses fautes et d'éviter les égarements à l'avenir. Et l'absolution du prêtre, qui efface de l'âme toute souillure, descend sur elle avec efficacité, avant même que soit commencée la modeste pénitence imposée par le confesseur. Comme Marie de Magdala, le pécheur est pardonné avant d'avoir commencé l'expiation de ses fautes. Pourquoi cela?

Parce que les dispositions de son âme, et en particulier l'amour de Dieu, ont levé tous les obstacles qui s'opposaient à sa réconciliation par la grâce. Le pécheur a, en commettant son forfait, fait un choix entre Dieu et une créature; en toute connaissance de cause il a préféré à l'amitié divine le plaisir qu'il trouvait dans une chose futile ou dans une personne humaine; il a ainsi offensé Dieu, puisqu'il a fait moins de cas de son amour que d'une vaine satisfaction, puisqu'il a mieux aimé son plaisir personnel que la sage et sainte volonté de Dieu. Et sa faute est d'autant plus grande que l'objet convoité était plus vil et recherché avec plus d'ardeur. Qui de vous, m. f., verrait sans peine et de bon cœur son meilleur ami l'abandonner pour donner sa confiance au dernier des hommes qui serait, de plus, un ennemi déguisé?

Le pécheur s'est donc séparé de Dieu librement et volontairement, puisqu'il a fixé son choix et que son choix s'est porté sur une chose incompatible avec l'amitié divine. Mais voici que, touché de repentir, le pécheur s'aperçoit de son erreur, regrette sa faute, renie son passé et revient à Dieu, prêt à tout plutôt que de s'en séparer désormais. Dieu ne connaît pas nos susceptibilités et notre amour-propre, il ne songe pas à tirer vengeance d'une infidélité passée et regrettée; il rend son amitié de suite à qui revient vers lui, dans la loyauté et la sincérité de son cœur.

Evidemment le pécheur repentant se doit d'obéir avec docilité aux préceptes divins et aux commandements de l'Eglise; le sacrement de Pénitence s'impose à lui dès que possible; mais déjà il est purifié et réconcilié s'il a dans son cœur la contrition parfaite, c'est-à-dire le repentir suscité par le pur amour de Dieu.

Admirez, m. f., ces dispositions de la divine Providence, dispositions aussi sages que bienfaisantes, admirablement mises en lumière par la parabole de l'enfant prodigue: le fils a quitté la maison paternelle et laissé son père torturé par la douleur; pris de remords, il revient, ne demandant qu'une place de mercenaire, car il ne se croit plus digne du beau titre de fils; mais son père accourt à sa rencontre, le presse sur son cœur, lui fait apporter souliers neufs, habits riches et anneau d'or et commande un grand festin pour le retour du prodigue. Ainsi Dieu rend tout son amour et toute sa tendresse au pécheur qui se repent, « la charité couvre et efface la multitude des péchés. » (I Petr., IV, 8).

II. — *L'amour vivifie*

Qu'une gelée printanière passe sur les arbres en fleurs et voilà la récolte compromise; cependant, si la floraison n'est point trop avancée, d'autres fleurs apparaîtront, et si le froid ne revient plus, peut-être aura-t-on de beaux et bons fruits; la gelée aura joué un rôle d'émondage; opéré une sélection. Une autre fois, c'est un orage qui passera sur un champ, sur un jardin; dans les premiers moments qui suivront, tout paraîtra saccagé, anéanti; puis, avec le temps, tout reprendra forme et prospérité. Ainsi encore un deuil cruel viendra frapper une famille; les survivants croiront tout d'abord que l'existence leur est désormais impossible; et puis les nécessités du travail, de la vie les reprendront, le temps fermera la blessure du cœur, des joies se glisseront parmi leurs épreuves, et ils découvriront un jour qu'ils se sont accoutumés. C'est la loi de la vie.

Or l'amour est un facteur de vie. Telle âme a vécu jusqu'alors dans une tiédeur nonchalante, dans la médiocrité; mais voilà qu'un jour, touchée par une grâce intérieure, conduite par les voies mystérieuses de la Providence, elle se prend à aimer Dieu d'un sentiment vif et profond. Alors cet amour s'empare de toute elle-même, de toutes ses facultés, il les détourne de tout autre objet, il les concentre toutes vers Dieu, et cela dans une harmonie grandissante qui en fait toute la force.

Car il est aisé de se laisser prendre par un tel sentiment au point d'oublier tout le reste, au point de s'oublier soi-même et de compter pour rien ses labeurs et ses fatigues, ses renoncements et ses sacrifices, pourvu que le tout profite à celui qu'on aime. Dès lors tout l'univers n'est rien et ne nous intéresse pas s'il ne peut rien apporter à notre amitié; mais par contre, rien n'est indifférent de ce qui peut servir la cause de notre union.

L'intelligence qui dormait ou qui flânait, s'éveille; elle appelle à son aide mémoire et imagination, dont elle utilise largement, tout en la dirigeant, l'activité habituellement vagabonde; il lui faut en effet connaître tous les jours davantage ce Dieu objet de son amour; car elle sait que sa charité grandira avec la connaissance.

La volonté s'applique à réaliser l'union dans les pensées et les jugements, dans les désirs et sentiments, car elle est convaincue que toute divergence serait pénible et offensante pour celui qui l'aime et qu'elle aime. Mettant toute sa confiance en la sagesse divine, elle sait bien que ce serait une erreur de vouloir accommoder Dieu à ses rêves puérils et que c'est elle qui doit accommoder sa vie aux plans divins.

La mesure d'aimer étant d'aimer sans mesure, comme a dit S. Bernard, et l'amour étant une force, un ressort intérieur, l'âme ainsi possédée ne peut plus se reposer ; elle a besoin de produire des œuvres, elle cherche du travail, elle devine en quelque sorte les désirs du bien aimé ; et quand elle est parvenue au terme de son labeur, loin de se reposer, elle se met en quête de nouvelles générosités.

En sorte que non seulement l'âme avec ses facultés, mais encore le corps avec ses ressources, mais encore les loisirs, le travail, les peines comme les joies, l'univers en un mot, sont concentrés dans un plan d'ensemble et sous une poussée commune, vers un but unique. Non seulement chacun travaille et fournit son maximum de rendement, non seulement l'accord règne entre ces éléments divers, leur évitant d'anéantir mutuellement les fruits de leur activité réciproque, mais encore ils s'entr'aident tellement, comme les différents membres d'un corps, qu'ils augmentent d'une façon incroyable leur vitalité et leur puissance d'action.

La vie réside dans le mouvement, mais la nature de celui-ci indique la qualité de celle-là ; notre siècle de matérialisme se joue dans la fièvre du bruit, de l'agitation et de la vitesse ; mais il y a activité et vie plus hautes que cela : l'activité d'une intelligence divine qui embrasse tout l'univers et toute science dans une pensée unique, l'activité d'un amour qui enveloppe de tendresse attentive, délicate et dévouée toute créature, enfin l'activité d'un Dieu qui se connaît et s'aime infiniment dans le mystère insondable de l'adorable Trinité.

La plus belle vie après celle-là est celle des anges et des bienheureux dans le ciel, et en attendant cette vision face à face, c'est la connaissance et l'amour de Dieu qui sont pour l'homme la plus belle activité et la plus noble vie ici-bas. Activité et vie qui, par la collaboration de la volonté humaine avec la grâce divine, peuvent aller chaque jour grandissant. Tel un astre brillant qui se lève, telle une fleur merveilleuse qui s'ouvre à la lumière, l'âme éminemment active de Marie-Madeleine s'ouvrait aux regards émus de Jésus, au festin du pharisien.

III. — *L'amour sanctifie*

Qu'est-ce qu'un saint, dans le langage chrétien ? C'est celui qui ne commet pas de péchés, n'a pas de défauts — point de vue négatif — et donc accomplit intégralement tout son devoir et pratique la vertu à un degré très élevé, parfois même héroïque. L'amour de Dieu est-il capable de détourner du mal et de conduire une âme aux sommets de la perfection ? Aucun doute à ce sujet.

Pour nous en convaincre, examinons ensemble les principaux motifs qui soutiennent et guident dans leurs entreprises les hommes actifs : l'intérêt ou l'argent. A quels abîmes ne peuvent-ils pas conduire et à quelle déformation de la conscience, nous ne le savons que trop. Le culte de l'honneur ? C'est la morale des gens du monde, mais l'honneur, pour eux, c'est un manteau qui peut recouvrir toutes les misères morales, une attitude extérieure qui est en parfait désaccord avec les sentiments intimes. La passion de la gloire ? Admettons qu'elle conduit parfois à des actions d'éclat et révèle à notre admiration des vertus exemplaires ; mais ce mobile intéressé n'est pas de taille à lutter victorieusement contre l'égoïsme humain et à s'abstenir de toute compromission avec le mal.

Reste l'amour. Evidemment — nous aurions même dû le dire plus tôt — le sentiment auquel nous faisons allusion n'a rien à voir avec la passion basse et vile au nom de laquelle se commettent tant de fautes misérables. Aimer quelqu'un, c'est lui vouloir du bien et lui en faire dans la mesure de ses forces. Or ce sentiment, ce mobile est plus fort que tout autre ; l'amour est plus fort que la mort, a dit la Sainte Ecriture, et Jésus a repris sous une autre forme la même vérité : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. » (Joan., xv, 13).

L'amour, en effet, le vrai, est capable de cela, car, affranchi de l'égoïsme qui ne voit que son intérêt personnel, l'amour a pour ambition de mettre tout ce qu'il a et tout ce qu'il est au service de l'aimé ; et comme il n'a rien de plus précieux à donner que sa vie même, comme en donnant sa vie il sacrifie tout : santé, biens, amis, parents, il trouve là sa suprême satisfaction.

Quel danger si une âme en arrive à se laisser prendre par un tel sentiment à l'égard d'une créature égarée dans l'erreur et le péché ! Car alors elle risque de sacrifier non seulement son temps et sa vie, mais sa foi et sa vertu pour le bon plaisir de cette créature. Mais que dis-je ? Quand bien même l'être ainsi aimé serait exempt de toute critique et de tout reproche, il y aurait lieu encore de contrôler attentivement cet amour, car Dieu a des droits sur nous avant tout autre, et ces droits, rien ne nous autorise à les oublier ni à les sacrifier.

Mais si au contraire notre amour se porte vers Dieu, rien à craindre cette fois ; nous pouvons nous laisser pénétrer sans réticence par les pensées, désirs et sentiments de notre ami divin ; en nous attirant à lui — car l'amour tend à l'union et à la ressemblance — il ne risque pas de nous égarer ; tout au contraire, étant la sainteté infinie et l'infinie perfection, il ne cessera de nous purifier, de nous éloigner du mal et de nous passer de sa vertu.

Nous aurons naturellement une sainte horreur pour tout ce qui lui déplaît et tout ce qu'il condamne, et sa grâce rencontrant dans notre âme une volonté uniquement ambitieuse de le servir, pourra agir et travailler en toute liberté. Et dans cette vallée de l'exil, l'âme réalisera des ascensions spirituelles vers la sainteté et vers la perfection, répondant ainsi au désir et à la prédestination de Dieu : « Soyez saints, parce que moi, votre Dieu, je suis saint. » (Lev., XI, 44). « Dieu nous a prédestinés, dès avant la création du monde, à être saints. » (Eph., I, 4). « C'est la volonté de Dieu que vous soyez des saints. » (I Thess., IV, 3).

* *

Comme S. Paul, Marie de Magdala était une âme riche, mais elle s'était aussi, quoique d'une manière différente, pendant longtemps égarée. Elle rencontre le Christ, elle l'aime de toute l'ardeur de son âme : dès cet instant elle est purifiée de ses fautes, puisque, retirant son amour de toutes les créatures, elle le consacre tout entier au Christ, Fils de Dieu ; Jésus accepte son amour, il ratifie son choix, il répond à ses avances ; et cette âme dès ce moment est vivante de la vie surnaturelle et résolument en marche vers la sainteté.

Admirable puissance de l'amour ! Il est des ruines qu'on ne répare jamais, d'autres qui ne peuvent être relevées qu'avec beaucoup de temps et d'argent. Mais par une admirable disposition de la Providence, les ruines les plus tristes, les ruines spirituelles, peuvent faire place en un instant à une vie étonnante, à une jeunesse ardente, à une sainteté éminente. M. f , adressons donc au ciel des prières nombreuses qui nous obtiennent du Cœur de Jésus, fournaise ardente d'amour, et de l'Esprit Saint qui est l'amour commun du Père et du Fils, ce sentiment plus fort que la mort qui des pécheurs peut faire des saints. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINTE ANNE

II

L'EXEMPLE DE LA FEMME CHRÉTIENNE

Mesdames,

La vérité très simple, mais trop oubliée, sur laquelle je veux appeler votre attention, est celle-ci : comme chrétiennes, comme épouses, comme mères, si Dieu vous en fait la grâce, vous devez être des modèles. Pourquoi et de quelle manière, c'est ce que je m'efforcerai de vous dire brièvement.

I

Pourquoi avez-vous l'obligation d'être des modèles ?

Pour deux motifs : Notre-Seigneur vous en a imposé le devoir et le monde l'attend de vous.

On entend bien souvent sur les lèvres des gens sans caractère cette espèce d'excuse qui est un aveu : « Je fais comme les autres, pas plus, pas moins. » Eh bien ! s'affirmer ainsi, c'est reconnaître que l'on n'est pas chrétien : un chrétien, une chrétienne ne doit pas être simplement comme les autres, puisque le Fils de Dieu lui a donné l'ordre de s'en distinguer par la hauteur de ses exemples : « Vous êtes, a-t-il dit, le sel de la terre, vous êtes la lumière du monde ; comme une ville située au sommet d'une montagne ne peut être cachée, qu'ainsi la lumière de vos bonnes œuvres brille devant les hommes. » (Math., V, 14-16).

Et ce précepte de Notre-Seigneur vous oblige à d'autant plus de fierté d'attitude et d'intégrité de vie qu'il a dit de lui-même : « Je suis la lumière du monde... » C'est donc qu'il nous fait un devoir de l'imiter et d'être dignes d'être imités par le monde entier ; c'est que le monde doit lire dans nos actes et nos paroles la beauté lumineuse et attirante du Christ toujours vivant dans son Eglise.

Car, ne l'oublions pas, par le baptême, par la grâce qui, je l'espère, n'est pas chassée de vos âmes, vous êtes les membres du Christ ; votre condition veut que vous soyez parmi les membres naturellement plus faibles, plus douloureux, plus portés à l'inconstance et au découragement ; mais justement le triomphe de l'esprit du Christ n'est-il pas plus splendide quand il se révèle puissant dans la faiblesse ?

Et ce n'est pas seulement le baptême qui a accru votre dignité, c'est encore le sacrement de mariage, ce grand sacrement qui symbolise l'union du Christ avec son Eglise et sa miséricordieuse tendresse pour les âmes ; n'est-ce pas un titre de plus à la protection et à l'amour du Fils de Dieu ? Comment oublierait-il qu'au pied de sa croix d'agonie, à part S. Jean, il ne se trouvait que ces nobles femmes qui n'avaient pas fui avec les autres ? Elles préludaient ainsi à ce grand rôle de consolatrices du Christ que les sainte Thérèse, les sainte Catherine de Sienne ont si bien rempli.

Enfin, Mesdames, votre appartenance à la confrérie de sainte Anne établit comme une sorte de parenté spirituelle entre vous et le Christ : sainte Anne n'était-elle point son aïeule et cette femme vénérable que seul le ciel nous révélera dans sa haute sainteté ? N'avait-elle point formé le joyau des âmes, la plus pure des vierges, la Mère du Fils de Dieu ? Etant les fidèles clientes de sainte Anne, comment pourriez-vous être repoussées de celui qu'elle a aimé d'un amour de grand-mère ? Mais aussi comment pourriez-vous mentir à la lignée du Christ et accepter qu'il rougisse de vous ?

D'ailleurs, si mauvais que soit le monde, il est des occasions où il voit juste : c'est quand il juge une chrétienne ; il lui arrive d'être injuste et calomniateur sur les faits, mais il ne se trompe pas sur les principes quand il avance : « Ce n'est pas la peine vraiment qu'une telle soit pratiquante si elle n'est pas meilleure que les autres. » Voyez-vous que, malgré lui et sa malignité, le monde a

retenu au moins un écho de la parole divine : « Vous êtes la lumière du monde » ?

Et de fait, le monde, j'entends le monde antichrétien, a grand besoin de cette lumière : mes oreilles de prêtre, qui ont subi cependant les conversations de la caserne, sont parfois, à la traversée d'une rue, douloureusement choquées par le dévergondage des propos de certaines personnes, et ce ne sont pas des hommes. N'est-il pas grand temps que par la dignité de votre attitude, par vos protestations bien placées vous rappeliez au respect d'elles-mêmes les malheureuses qui s'oublient à ce point ?

Le monde en a besoin dans la mesure même où son impiété l'a éloigné du Christ : il y a bien les miracles de Lourdes, mais ses journaux ne lui en parlent pas ; il y a les preuves magnifiques de la divinité de la religion ; les génies ont pâli à les étudier, les hérésies y ont mordu à belles dents, elles se sont trouvées inattaquables, mais le monde léger ne les étudie point ; il y a la parole apostolique des prédicateurs, la beauté prenante de la liturgie et de son art musical, mais le monde ne franchit pas le seuil de nos églises : il ne jugera la religion et ne voudra la connaître que par un seul aspect : la vie des chrétiens et plus encore des épouses chrétiennes, et si sa malveillance, toujours aux aguets, n'y surprend pas de faiblesse damnable, le monde pour le moins se taira et les âmes droites qui se trouvent encore en lui réfléchiront et, par vos exemples doublés de vos prières, lentement reviendront à la pleine lumière de la foi et de la vie dans le Christ.

Enfin le monde d'aujourd'hui et de chez nous, je veux dire notre France, a besoin de vos exemples : à coup sûr, pour se relever, il lui faut des lois sages, un esprit de fraternité, des gouvernants désintéressés, mais il lui faut par dessus tout des foyers chrétiens, et parce que la femme est toute puissante au foyer, la France aura ces foyers si elle a une élite d'épouses et de mères chrétiennes.

II

Mais en quoi serez-vous l'élite et la conscience de la société à reconstituer ?

D'abord dans le domaine très humble des vertus naturelles : il ne doit pas y avoir de ménage mieux tenu, d'intérieur plus agréable que celui d'une chrétienne, et cette prédication-là a son grand prix aux yeux de beaucoup et du mari en premier lieu.

A la différence d'un trop grand nombre de femmes peu chrétiennes, vous serez aussi très économes de votre temps, sachant qu'il entre pour une grande part dans le compte assez lourd que nous devons au souverain Juge.

Vous serez non moins exemplaires dans le domaine qui vous appartient en propre, celui des vertus chrétiennes.

Ah ! c'est ici, Mesdames, qu'il faut regarder à la source de ses inspirations. Ni dans l'intérêt borné — égoïsme desséché — ni dans la morale facile du monde vous ne prendrez votre mot d'ordre, mais dans l'Evangile.

Exemple de charité serviable, empressée, de douceur patiente et indulgente, vertus évangéliques au premier chef.

Exemple des vertus de la vie conjugale — respect religieux de soi et de la sainteté du mariage — et familiale — sens de l'autorité ferme et bonne dans l'éducation des enfants.

Exemple de piété qui alimente tout le reste.

Comme pareil idéal serait téméraire sans la prière et l'intercession puissante de sainte Anne !

Mais si, avec la grâce de Dieu, vous y êtes fidèles, le Christ vous reconnaîtra, vous saluera, vous admettra, parce que vous aurez été ses lumières, ses témoins. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE D'UN MARTYR

LA VALEUR DU TÉMOIGNAGE DES MARTYRS

Ad præsides et reges ducemini propter me in testimonium illis et gentibus.

A cause de moi, vous serez traduits devant les pouvoirs humains pour me rendre témoignage à leurs yeux et aux yeux des Gentils. (Math., I, 18).

Mes frères,

Ces paroles n'ont pas été seulement, sur les lèvres du Sauveur, la prophétie du martyre ; elles l'ont créé, en imposant aux disciples du Christ une obligation éventuelle, et en leur promettant, lors de cette conjoncture, l'assistance spéciale du ciel.

Le martyre, en effet, c'est le témoignage rendu par la souffrance, le sang et la mort à Jésus-Christ, à sa vie, à sa passion, à sa résurrection, à la vérité de sa doctrine ; et ceux qui le subissent sont, selon l'étymologie du mot *martyr,* des témoins, ou immédiats, de la première heure, qui, contemporains de Jésus, avaient vérifié les faits évangéliques ; ou médiats, du second degré, qui, connaissant le fait chrétien par une tradition vivante et ininterrompue, attestaient la continuité de la chaîne traditionnelle.

Ce témoignage appartient exclusivement au christianisme. Il n'y a pas eu de martyrs de la philosophie, pas de martyrs du paganisme. Seuls les chrétiens ont sacrifié leur vie pour affirmer la réalité des faits fondamentaux et des doctrines de leur religion ; ils ont voulu en être, par ordre du Christ, les répondants.

Mais afin de mieux faire ressortir l'argument que l'on peut tirer de là en faveur de la divinité du christianisme, je m'autoriserai de la fête de notre saint Patron pour étudier avec vous l'inspiration du martyre et la valeur du témoignage qu'il renferme.

I

La critique contemporaine ne devait pas manquer de disséquer l'état d'âme des confesseurs de

la foi chrétienne. Et savez-vous ce qu'ils ont trouvé sous le scalpel de leur clairvoyante critique? Ils ont surpris l'amour-propre, l'exaltation, le besoin de la publicité ; en un mot, de vulgaires mobiles.

Parce qu'ils ont vu, au cours de l'histoire et aussi de nos jours, le fanatisme précipiter en d'étranges frénésies les Indiens sous le char de leurs dieux et les pèlerins de La Mecque sous les pieds du cheval blanc du Prophète, exposer des révolutionnaires à une mort violente, faire endurer aux fakirs des tortures variées, ils n'ont pas cherché plus haut la source de l'héroïsme des martyrs.

Eh bien non! l'amour-propre, l'exaltation, la soif de la gloire n'ont rien à voir ici.

Qu'est-ce qui inspire le martyre?

Du côté de Dieu, c'est le dessein de mettre à l'origine de son Eglise, en toute contrée, le sang à l'appui de sa parole, comme preuve de sa divinité et de la transcendance de sa doctrine.

Du côté de l'homme, c'est la volonté libre, intelligente, de servir de témoin à Jésus-Christ, pour l'instruction de ceux qui ne croient pas en lui. Tout autre mobile est indigne des disciples de l'Evangile.

Demandez-le à ces jeunes hommes, à ces jeunes filles que l'édit d'un César vient de faire saisir et condamner aux fouets, aux chevalets, au gril et aux ongles de fer. Morceau par morceau, pour ainsi dire, ils tombent. Tandis que les tenailles rougies s'enfoncent dans les chairs, les bourreaux triomphent et ironisent. Et si nos critiques modernes nous disent que le courage des patients a été soutenu par la vue de la multitude présente à leur supplice, bien qu'elle plaisante et ricane, je répondrai que c'était souvent dans le cachot où ils étaient enfermés et en dehors de la foule qu'ils subissaient leur torture. Où donc était alors l'amour-propre, l'exaltation, la passion de la gloire?

Ce qui caractérise, au contraire, le témoignage rendu par les martyrs chrétiens, c'est le calme parfait et la profonde humilité dont il s'accompagne.

Défense formelle était faite aux premiers chrétiens de se dénoncer eux-mêmes à leurs ennemis et d'irriter les païens par des outrages à leur culte. La prudence conseillée par l'Eglise allait jusqu'à exempter de blâme ceux qui achetaient à prix d'argent la tolérance ou la bienveillance du magistrat, jusqu'à approuver et conseiller même la fuite en temps de persécution active. Il y a loin ici du fanatisme, de l'enthousiasme surchauffé, de l'ardeur maladive dont parlent certains écrivains ou orateurs de notre époque, et tels qu'on les rencontre chez les fakirs de l'Inde.

Je me trompe. L'exaltation existe chez les martyrs à un degré inexprimable. Mais elle n'y est ni factice ni imaginaire. C'est par amour qu'ils se livrent en holocauste, qu'ils souffrent, qu'ils versent leur sang.

Il me faudrait citer les accents des Cécile, des Agnès, des Agathe, des Félicité, des Vincent, des Ignace. Entendant ceux-là, vous entendriez tous les autres, ou du moins vous connaîtriez les sentiments de tous, et la source où ils les puisent.

L'amour du Christ, l'amour plus fort que la mort, *fortis est ut mors dilectio* (Cant., VIII, 6), vraiment oui, voilà ce qui a inspiré les martyrs. Que nos esprits forts appellent cela rêve, délire, fanatisme, libre à eux. Pour nous, nous croyons qu'en retour de l'amour qui a porté l'Homme-Dieu à donner sa vie pour notre salut, la même folie sublime peut conduire les hommes à lui sacrifier joyeusement la leur.

II

A la question du mobile qui a inspiré les martyrs s'ajoute celle de la valeur de leur témoignage.

Pour mesurer cette force démonstrative, il faut se rappeler un caractère de la procédure en usage contre les seuls chrétiens. Que leur reproche-t-on? Aucun crime de droit commun, mais le seul fait de religion. Au premier siècle, il est vrai, on les accusait d'infanticides, de pratiques superstitieuses, sans que jamais aucun fait soit venu justifier ces accusations. Il est étrange d'entendre formuler ces griefs au sein d'une société où le père avait droit de vie et de mort sur ses enfants, et dont le culte consistait en divinations. Dès le IIe siècle, alors que le christianisme est connu, il fallut inventer contre les chrétiens le délit d'opinion religieuse non conforme au culte national ; et cela chez un peuple où un temple venait d'être construit en l'honneur de tous les dieux.

Les procès des adorateurs du vrai Dieu ne comportent pas de témoins : que viendraient-ils dire? L'inculpé proclame lui-même ce dont on l'accuse. Pas non plus d'avocat ; si même quelqu'un se lève pour le défendre, on l'arrête, on le juge, on le livre au supplice. Tous les considérants du jugement se résument à constater le refus des chrétiens à renier leur foi. Consentent-ils à apostasier? sur leur seule parole on les relâche. Persistent-ils dans leur croyance? on les condamne. C'est donc bien de leur plein gré qu'ils subissent les tourments et leur condamnation volontairement encourue devient aussi le triomphe le plus éclatant de la liberté morale apportée au monde par le christianisme.

La peine infligée aux chrétiens est presque toujours laissée à l'arbitraire du magistrat instructeur. On frémit à la seule pensée des horribles tortures inventées par la férocité des juges. Ergastules ténébreux et fétides, promiscuité, chaînes, flagellation, bannissement, déportation, travaux forcés plus pénibles que la mort, perversité et brutalité contre les femmes et les jeunes filles ; crucifixion, décapitation, feu, eau glacée, écartellement, strangulation, mutilations, huile bouillante, chaudière de bitume, plomb fondu, chaux vive, lit de fer rouge, noyade, exposition aux bêtes, tout cela et le reste n'était qu'un jeu pour les bourreaux et pour une foule ivre d'émotions.

Et je ne parle pas des souffrances morales qui servaient souvent de préface aux tourments corporels, telles que la confiscation, la ruine totale de la famille, la privation des droits civiques, les assauts livrés par une mère, par une épouse, par des enfants.

Cependant, par une assistance extraordinaire et visible de la grâce, hommes et femmes, vieillards et enfants accueillaient avec calme la sentence de mort. On les voyait rendre grâces à Dieu de leur bonheur et marcher au supplice avec une sérénité, avec une joie qui stupéfiait juges, bourreaux et spectateurs.

Tant de vertu donnait à la profession de foi des martyrs une force démonstrative incontestable. Le philosophe Justin, encore païen, en avait tiré cette conclusion : que des hommes qui savaient souffrir avec tant d'intrépidité ne pouvaient être que des justes, et ce fut pour lui le point de départ de sa conversion. Sur beaucoup l'efficacité de l'exemple des martyrs était plus rapide. Il n'était pas rare de voir des geôliers, des soldats, des spectateurs se précipiter à leurs genoux, leur demander le baptême et périr avec eux sous le glaive.

Parmi les motifs de crédibilité que l'Eglise invoque en faveur de la divinité de notre foi, l'argument tiré de la constance des martyrs et de leur grand nombre a toujours été l'un des plus frappants et des plus décisifs. Comment, en effet, ne pas croire volontiers, avec Pascal, une histoire dont les témoins se font égorger ? Les fidèles, les apologistes, les théologiens de tous les temps n'y ont-ils pas fait appel comme à une preuve péremptoire aussi saisissante que simple ? Aujourd'hui cette conclusion conserve toute sa légitimité et toute sa force.

* *

C'est pour la conquête de leurs contemporains, c'est pour l'affermissement de notre foi à tous, m. f., que les martyrs ont accepté les souffrances et la mort. Recueillons donc le fruit de leur héroïsme. Faisons-leur honneur, montrons-nous en les dignes fils par la vivacité de notre foi. Nous n'avons plus à la confesser au prix de notre sang ; soyons résolus à la professer par notre vie très chrétienne, afin de partager avec notre saint Patron, avec tous les saints, la couronne des élus. Ainsi soit-il.

MOIS DE MARIE

XXIX

L'ASCENSION

Mes frères,

Quarante jours se sont écoulés depuis Pâques, quarante jours de joie pour Marie et les apôtres. L'heure est maintenant venue pour Jésus de remonter vers son Père, car sa mission ici-bas est accomplie. Le Maître conduit les disciples au Mont des Oliviers et sur la route s'entretient une dernière fois avec eux.

On était arrivé au sommet de la colline. Jésus s'arrêta et il bénit ses apôtres. Or voici qu'en les bénissant il s'élevait dans l'espace. Une nuée le déroba aux regards ; lui, continuant son ascension glorieuse, pénétra dans les parvis célestes, montant toujours pour ne s'arrêter qu'à la droite de Dieu. Avant de quitter ce monde, Jésus adressa sans doute quelques mots à sa mère. Comme les apôtres, elle le suivit des yeux jusqu'au moment où il disparut. Elle restait pour être le modèle de notre espérance.

I. — *Crise de la vertu d'espérance*

Pour l'âme chrétienne, l'espérance est ce que le soleil est pour la nature : lumière qui éclaire notre route présente et à venir, force qui ranime les courages abattus. Sans elle notre horizon est sombre et noir. Avec elle on se sent renaître.

L'espérance fait vivre. Voilà pourquoi Dieu nous fait un précepte de cette vertu. Il sait qu'elle répond à nos besoins. La T. S. Vierge est la mère de la sainte espérance : *Mater sanctæ Spei,* parce que d'elle est né le Soleil de Justice. Nous étions dans les ténèbres : voici le soleil. Nous étions dans les péchés : voici la justice. Nous étions dans le désespoir : voici le Messie, le Christ notre Dieu. Nous étions sous le coup de la malédiction : voici la bénédiction. Nous étions dans la mort : voici la vie.

Entre tant d'autres, notre siècle a commis deux crimes : il a faussé la notion d'espérance ou il l'a tuée au cœur de beaucoup. Il l'a faussée. L'objet de l'espérance, c'est le ciel, les biens éternels, spirituels, invisibles, donc en définitive Dieu lui-même : *Ego merces tua magna nimis.* D'un Dieu si grand nous ne devons pas espérer de petits biens, mais la possession, la jouissance de Dieu pour l'éternité : *Dominus pars hereditatis meæ,* le Seigneur est la part de mon héritage. L'objet de notre espérance est aussi ce qui nous est nécessaire pour atteindre le ciel, le secours divin, la grâce sanctifiante qui est un commencement de gloire : *inchoatio gloriæ cœlestis,* la grâce actuelle qui nous fait connaître nos devoirs et nous donne les forces indispensables pour les remplir, éviter le mal, vaincre les tentations.

Le premier objet de notre espérance, c'est donc Dieu. Or qu'a fait le siècle présent ? Il ne sait plus lever les yeux en haut. Il n'a d'attention que pour la terre. Ce qu'il convoite, ce qu'il adore, ce sont les richesses, les honneurs, les plaisirs. Comme si tous ces biens ne devaient pas périr un jour ! Comme si Dieu n'était pas le seul bien capable de remplir notre cœur !

Combien peu songent aux grandes vérités qui devraient orienter leur vie ! Pour le plus grand nombre, l'horizon ne s'étend pas au-delà du petit coin de terre qu'ils habitent. Pour eux le ciel est un mot vide, l'éternité ne répond à rien et Dieu lui-même est une création de l'esprit. Il n'est plus

nécessaire à ceux qui sont parvenus à un stade supérieur d'évolution. Au contraire, le temps, les joies de la terre, c'est tout ce qui compte. L'homme se sert, s'adore, est à lui même son dieu. Pauvres irréfléchis ! Ils ressemblent à ces voyageurs dont parle la fable Les sirènes les charmaient par la douceur de leur voix au point qu'ils oubliaient le but de leur voyage pour s'attarder indéfiniment.

En parlant du ciel à certaines âmes, on comprend tout de suite que le mot n'évoque rien : « Mon paradis, répondent elles, c'est ma famille, ma fortune, ma situation ; voilà ce qui nous rend heureuses. » C'est ainsi qu'autrefois deux tribus d'Israël demandèrent à Moïse de les laisser en paix sur les bords du Jourdain, où s'étendait une région plantureuse et féconde. Que de chrétiens se contentent de jouissances immédiates, des biens que leur offre le monde présent ! Du reste, c'est-à-dire de cela qui seul importe, des biens à venir, ils ne s'inquiètent nullement : *Panem et circenses,* vivre et s'amuser, c'est leur ciel.

Les voilà bien, ces hommes que S. Paul appelle : « *hospites testamentorum* », des étrangers aux alliances de la promesse (Eph., II, 12), sans espérance et sans Dieu dans le monde : « *sine Deo in hoc mundo* » (*ibid.*). Ce qui est vrai des individus l'est aussi des sociétés paganisées. Le bien-être, la richesse, le luxe, les raffinements de la volupté, voilà ce qu'elles proposaient. Si seulement la crise pouvait ouvrir certains yeux, à mesure que la coupe enchanteresse s'éloigne des lèvres avides ! Qu'arrive t-il quand un peuple ne sait plus regarder en haut, vers les sommets ? Tout s'oriente vers la terre, tout baisse, l'esprit baisse, les caractères se font rares et les cœurs sont captifs des plus bas instincts. Au temps pascal, l'Eglise redit à ses enfants les conseils de S. Paul aux Colossiens : « Si vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez les choses d'en-haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu. » (Col., III, 1-2). Parce qu'individus et sociétés n'ont pas recherché les choses d'en-haut, individus et sociétés ont péri. Le Christ seul peut leur rendre la vie, en leur redonnant le goût des choses du ciel. « Il faut faire appel aux forces spirituelles, » dit-on de notre temps. Ce qui revient à dire : L'Evangile peut seul donner lumière et direction à notre monde matérialisé.

Demandons à la T. S. Vierge un renouveau de cette vertu d'espérance, si importante, si nécessaire à notre sanctification. Votre présence à ce mois de Marie est une preuve que vos préoccupations dépassent la terre. Nés pour le ciel et l'éternité, vous voulez vous rappeler l'immortel avenir qui vous attend. Vous montrez que, pèlerins et étrangers en ce siècle, vous aspirez vers un monde meilleur.

Que venez-vous demander à la T. S. Vierge ? Les grâces nécessaires pour porter chrétiennement le fardeau de vos devoirs et obtenir la vie sans fin, respirer un peu d'air pur en nos temps de perversion intellectuelle et morale. Vous venez saluer Marie comme votre espoir : *Spes nostra, salve.* En cette vallée de larmes (cette image semble un peu forcée à ceux qui n'ont pas encore vécu et que la vie n'a pas meurtris), vous tous que la douleur est venue visiter, vous venez pleurer aux pieds de Notre-Dame et murmurer la prière de l'Eglise : « Salut, ô Reine, Mère de miséricorde. Vers vous nous soupirons, gémissant et pleurant. O vous notre avocate, tournez vers nous vos yeux compatissants. » Donnez-nous une vie pure, tracez nous un chemin droit, afin que nous arrivions sûrement à l'éternelle allégresse. Sans doute, nous sommes bien petits et faibles pour gravir le rude sentier du ciel, mais en vous nous avons confiance. Nous sommes aux pieds de celle que l'ange a saluée pleine de grâce ; ses mains bénies la répandront sur nous.

II. — *Ceux qui n'ont plus d'espérance*

L'espérance subit une crise chez nombre de catholiques. Ils ne nourrissent plus leur intelligence que de journaux, de brochures neutres, c'est-à-dire qui ignorent systématiquement les réalités invisibles, qui seules peuvent éclairer la vie présente et lui donner quelque sens. Mieux vaudrait peut-être lire des journaux ou des ouvrages nettement hostiles à leur foi. Au moins ces attaques directes provoqueraient une réaction. Mais cette presse neutre agit à la façon d'un gaz délétère. Celui-ci opère d'autant mieux que rien ne révèle sa présence. Il endort sa victime, il l'asphyxie, il la tue en plein sommeil. Les gestes demeurent chrétiens, mais la mentalité ne l'est plus.

Le meilleur moyen, le plus diaboliquement efficace pour tuer le surnaturel est de n'en jamais parler. Pour le reconnaître, il suffit d'ouvrir les yeux autour de soi. Le crime du monde moderne est d'étouffer l'espérance, de la faire périr sans éclat.

Avec ceux qui déjà ne l'ont plus, la méthode est différente. Il faut l'empêcher de renaître et pour atteindre ce but la déconsidérer. « La vertu d'espérance, affirme-t-on, est une sottise, un narcotique pour les foules. Prêcher l'espérance, c'est instaurer sur la terre la doctrine des bras croisés. » Le magnifique sermon de Jésus sur la montagne n'est plus que « l'apologie de la fainéantise. » Ces ennemis de l'espérance ne ressemblent-ils pas aux idoles païennes : *oculos habent et non videbunt ?* Ils ont des yeux, mais des yeux qui ne servent à rien, puisqu'ils ne voient pas. Ne serait-il pas trop facile de prouver que personne plus que l'Eglise n'a travaillé à l'amélioration du sort des hommes en ce monde ? L'Eglise, avec raison, considère le monde présent comme une hôtellerie, mais elle s'est efforcée de rendre l'hôtellerie habitable pour tous. Elle va même jusqu'à affirmer qu'un minimum de biens matériels est absolument indispensable au salut. Elle travaille à assurer ce minimum. Si ses fils ne la suivent pas toujours dans ses revendications, c'est pour le

plus grand malheur de la société, mais c'est une erreur d'attaquer l'espérance, elle n'y est pour rien. Est-ce que le monde va mieux d'ailleurs, depuis que les foules l'ont rejetée ?

Comment des hommes qui se confient en eux-mêmes et non dans le Seigneur, qui font de la terre l'unique paradis, accepteront-ils le poids des souffrances qu'apporte la vie ? Puisqu'il n'y a plus d'espérance, seul reste le désespoir. Quand l'homme voit échouer l'une après l'autre ses entreprises, quand le jour baisse, que le dégoût de tout envahit l'âme, qui, dans nos sociétés modernes, se penchera sur les plaies secrètes pour les guérir, qui empêchera les désespérés d'en finir avec une vie qui ne leur apporte, au lieu du bonheur rêvé, que désillusions ? Les résultats de la perte de l'espérance ? Ouvrez un journal et lisez la longue énumération des suicides personnels ou collectifs. Ceux qui ont tué l'espérance au cœur des hommes peuvent regarder leurs mains, elles sont pleines de sang.

Chaque jour, à l'arc-de-triomphe de l'Etoile, on ranime la flamme sur la tombe du soldat inconnu. Qui ranimera dans notre monde la flamme presque éteinte de l'espérance ? Pour une bonne part, la dévotion à la T. S. Vierge peut y contribuer. Si les confesseurs de Lourdes, de Notre-Dame des Victoires, des grands sanctuaires de Marie pouvaient parler, nous saurions les miracles qui s'opèrent aux pieds de Notre-Dame, nous saurions les lumières qui, doucement, pénètrent les âmes et leur rendent l'espoir. Aux pieds de la Vierge, comme on se sent petit, misérable ! Devant elle qui est si grande, si pure, qui oserait lever les yeux ! Oui, si elle n'était que grande, que reine, mais la T. S. Vierge est mère, et cette pensée fait naître l'espoir. Mère, elle accueille avec bonté tous nos vœux, elle parle comme à Cana à son divin Fils : « *Vinum non habent.* » Elle sait si bien plaider notre cause, exposer nos détresses et nos besoins !

La vie nous pèse. Pourquoi tant de souffrances, tant de douleurs ? Pourquoi cette agonie de tous les jours, agonie du corps, agonie du cœur ? Marie nous fera comprendre les bienfaits de la souffrance, si nous savons lui restituer un sens divin. Elle nous fera comprendre qu'elle même a connu bien des angoisses et bien des douleurs et son cœur maternel s'offrira pour appuyer notre tête : *Consolatrix afflictorum.* Si tant de malheureux savaient qu'ils ont au ciel une mère !

Nos péchés nous font peur par leur nombre et leur énormité ? Regardons vers la T. S. Vierge : elle est le refuge des pécheurs. Du Dieu de majesté elle a fait notre frère et notre Sauveur. Elle est l'arc-en-ciel qui annonce la fin de l'orage, la colombe qui apporte le rameau d'olivier, symbole de paix.

Un célèbre astronome du XIXe siècle venait de découvrir une planète inconnue jusque-là et, nombreux, ses amis le félicitaient. « Vous vous êtes, dit quelqu'un, élevé par delà les nuées jusqu'aux astres. » Et lui de répondre : « J'espère monter plus haut avec le secours de Dieu. » Nous aussi, nous voudrons monter plus haut, toujours plus haut et par delà les astres jusqu'à Dieu. Vers lui, vers le ciel que se portent donc nos regards. « Si grand est le bien que j'attends que toute peine m'est un plaisir, » disait un saint, et encore : « Nous avons promis de grandes choses, mais de plus grandes nous sont promises. »

Dans les misères présentes, que l'espérance des biens futurs nous donne le courage de poursuivre notre chemin ; et le Seigneur, qui n'a promis à personne le bonheur en ce monde, nous le promet dans l'autre et sur lui nous pouvons compter. Ainsi soit-il.

XXX

LA PENTECÔTE

Mes frères,

Les Onze n'étaient pas seuls au Cénacle à se préparer dans la prière à la réception du St-Esprit. Il y avait avec eux des femmes avec Marie, mère de Jésus, et ses frères : ses cousins. C'est la dernière fois que les écrits inspirés mentionnent la T. S. Vierge. Mais comme elle se trouve bien à sa place dans le Cénacle ! Ayant donné le jour à l'Homme-Dieu, elle présidait là en quelque sorte à la naissance de son Corps mystique, l'Eglise.

Elle s'y montre à la fois comme Reine des apôtres et fidèle de l'Eglise. Reine des apôtres, elle l'est par son incomparable dignité de Mère de Dieu. Elle est aussi membre du troupeau et donc confiée aux soins des apôtres, dispensateurs des sacrements. Toutefois la T. S. Vierge compense en quelque sorte ce qui lui manque de ce côté, par des actes d'une perfection suréminente. Prêtre, elle ne peut l'être, elle sera hostie. Elle n'exercera pas l'apostolat en prêchant l'Evangile, mais en faisant descendre par ses prières l'Esprit qui fait les apôtres.

I

C'était au Cénacle que, la veille de sa mort, Jésus avait institué la Sainte Eucharistie. L'âme de Notre-Dame et celle des apôtres était remplie de ce grand souvenir. Au Cénacle, le Sauveur avait changé le pain en son corps et le vin en son sang, il s'était donné en nourriture aux siens et dans un discours d'adieu avait laissé son âme déborder de tendresse : « Mes petits enfants... je vous donne un commandement nouveau... c'est à cela que tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. » (Joan., XIII).

La T. S. Vierge débordait elle-même d'amour envers son divin Fils, quand elle se rappelait la divine institution du plus auguste des sacrements. Elle prévoyait combien de chrétiens trouveraient dans l'hostie la force et le courage pour résister au mal. Elle pensait peut-être aussi aux ingrats, aux profanateurs du Pain des anges. Elle admirait l'obéissance de Jésus à ses apôtres, puisqu'à

leur voix il s'était obligé à renouveler le miracle du Jeudi Saint.

Marie n'a pas ce pouvoir du dernier, du plus humble de tous les prêtres. Du moins elle s'unira de tout son pouvoir au divin sacrifice. Au Calvaire, Jésus s'immolait d'une façon réelle et sanglante. Au pied de la croix, Marie recevait dans son cœur le contre-coup des souffrances de son divin Fils.

Quand, fidèles à l'ordre reçu, les apôtres offrent le sacrifice du corps et du sang de Jésus au Père éternel, Marie s'unit spirituellement au sacrifice eucharistique, renouvelant celui qu'elle fit sur le Calvaire. Elle offre de nouveau au Père céleste ce qu'elle souffrit dans son cœur et ce que Jésus souffrit dans son âme et son corps. D'elle, toutes proportions gardées, il est possible de dire ce que le prêtre à l'autel dit de Jésus : « *Hostiam puram, hostiam sanctam, hostiam immaculatam.* » Unie au Sauveur, elle devient avec lui une hostie pure, une hostie sainte, une hostie immaculée. — Avec Notre-Dame, soyons hosties, en faisant monter vers Dieu avec nos prières nos souffrances, nos larmes, nous offrant au Seigneur comme le prêtre offre l'hostie sur la patène d'or. Tout chrétien ne peut être prêtre, mais qui ne pourrait être victime avec le souverain Prêtre ?

Marie n'avait pas, comme les apôtres, le pouvoir de conférer la grâce par les sacrements. Mais elle était elle-même une chose sainte, *sacramentum,* puisque. dès le premier instant de sa conception, l'Esprit-Saint l'avait remplie de ses faveurs. Sa sainteté ne fit qu'augmenter jusqu'au jour où s'accomplit en elle le mystère de l'Incarnation.

Elle reçut une nouvelle effusion de grâce à cet instant béni. Au Cénacle, elle reçut une plénitude nouvelle de l'Esprit Saint. Il est vrai, ce ne sont point ses mains virginales qui distribueront le pain consacré ni qui se lèveront pour absoudre, mais, chaque fois que Marie approche d'une âme, se renouvelle le doux mystère de la Visitation. A la parole de Marie, Elisabeth fut remplie de l'Esprit Saint. Ainsi toute âme en contact avec la T. S. Vierge se purifie, s'élève. On ne peut venir à elle sans que du très saint cœur de Marie ne s'échappe quelque flamme, qui réchauffe, embrase les âmes du saint amour de Dieu.

Qui n'a fait cette consolante expérience ? Qui est venu à la mère de Jésus et n'a bénéficié de quelque faveur ? C'est le privilège de certaines âmes de transmettre, sans le savoir et même sans y penser, la grâce dont elles sont remplies. Une parole de leur bouche est une parole de lumière ; un sourire sur leurs lèvres est un rayon de joie d'en-haut. Pourquoi ne serions-nous pas de ces âmes bienfaisantes ? Pourquoi ne dirait-on pas de nous ce que les contemporains de sainte Catherine de Sienne disaient d'elle : « Personne n'approche de Catherine sans devenir meilleur » ?

Marie n'est point apôtre. Mais elle attire sur l'Eglise par sa prière la grâce qui fait les apôtres. Ce qui donne à la prière de Marie un caractère plus auguste et plus touchant, c'est qu'elle avait lieu au Cénacle, là où s'était accompli le plus tendre des mystères. La T. S. Vierge reçut-elle la communion au Cénacle ? On peut le croire, puisque les Apôtres « persévéraient dans la fraction du pain » et que cette expression désigne presque toujours, dans S. Luc, la Sainte Eucharistie.

La prière de Marie au Cénacle était donc en quelque sorte son action de grâces, action de grâces d'une communion réelle ou au moins d'une communion de désir. L'Esprit-Saint ne pouvait en quelque sorte résister à la prière de la T. S. Vierge. Et de même qu'elle attira dans son sein très pur le Verbe de Dieu par son humilité, elle attira dans son âme très sainte l'Esprit divin par son irrésistible ferveur. Par elle Jésus nous fut donné, par elle l'Esprit-Saint se communique à l'Eglise. Elle prie, et l'Esprit de vérité descend sur les apôtres. Elle prie, et ils sont baptisés d'un baptême de feu. Elle prie, et les bateliers du lac de Génésareth, devenus pêcheurs d'hommes, prendront le monde dans leurs filets.

Ce que fait Marie au Cénacle, quel chrétien ne pourrait le faire dans une moindre mesure ? Vous ne pouvez être apôtres. Mais il n'y a pas d'apostolat que celui de la parole : il y a celui de la prière et du sacrifice. Vous n'êtes pas appelés au glorieux labeur de l'apostolat par la prédication. Il ne vous appartient pas, quel que soit votre zèle, d'annoncer Jésus aux âmes qui l'ignorent. Priez, et vos prières inspireront à ceux qui prêchent les mots qui touchent les cœurs, qui éclairent les intelligences. Vous ne pouvez prendre part directement au labeur de la moisson : priez le Maître de la moisson d'y envoyer des ouvriers.

II

Demandons aussi à la T. S. Vierge de nous faire comprendre nos devoirs à l'égard du St-Esprit.

Pour consoler ses disciples avant son départ pour le ciel, Jésus leur avait dit : « Il vous est bon que je m'en aille, car si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne viendra pas à vous. » Cet hôte divin viendrait-il comme en passant ? Le Sauveur lui-même se charge de répondre à notre question : « Si vous m'aimez... le Père vous donnera un autre Paraclet, pour qu'il demeure en vous éternellement. » Moins ignorants que certains nouveaux convertis de la primitive Eglise, nous savons qu'il existe un Saint-Esprit, mais quel rôle la troisième Personne divine doit jouer dans notre vie chrétienne, ceci nous ne le savons guère et nous sommes mal instruits de nos devoirs envers l'Esprit-Saint.

« Ne savez-vous pas, disait S. Paul aux premiers chrétiens, que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit Saint habite en vous ? » A quel moment avons-nous reçu une première effusion de l'Esprit ? Approchons d'un baptistère au moment où un prêtre y confère le baptême à un nouveau-né et nous entendrons ces mystérieuses paroles : « Sors de cet enfant, esprit immonde, et laisse la place au St-Esprit. » Quelques instants plus tard, en ver-

sant sur le front de l'enfant l'eau régénératrice, le prêtre ouvrira à la T. S. Trinité, et donc à l'Esprit-Saint, un sanctuaire nouveau.

Tant que le petit chrétien est incapable de discerner le bien du mal, le démon le laisse en paix ; mais, avec l'âge de raison, commence aussi la lutte entre le devoir et le plaisir. Incapable d'atteindre Dieu directement, Satan s'efforce de lui ravir les âmes et de grossir son armée avec les défections qu'il provoque dans le camp du bien. Expulsé au baptême, le démon aspire à reprendre possession de la demeure d'où il a été chassé La première de nos obligations envers le St-Esprit est de respecter sa présence dans notre âme et de ne pas l'en chasser par le péché grave, de le garder en nous, « de ne pas éteindre l'Esprit. »

Les bons chrétiens fuient le péché mortel. Quand il s'agit de fautes vénielles, ils se gênent moins. Sans doute, les conséquences du péché véniel ne sont pas comparables à celles du péché mortel. Le péché véniel ne fait pas mourir notre âme, il nous laisse notre dignité de fils de Dieu, mais s'il est voulu et fréquent, il diminue entre Dieu et nous l'intimité. Tout péché, si petit soit-il, déplaît au Seigneur. Persister à vouloir le commettre, c'est persister dans la volonté de déplaire à Dieu. S. Paul avec raison nous exhorte donc à « ne pas contrister le St-Esprit » qui est en nous par ces lâchetés devant le devoir, ce manque de générosité d'où procèdent les fautes vénielles. Eviter seulement le péché grave et pour le reste se gêner le moins possible, c'est diminuer progressivement les forces de résistance et rendre plus facile la défaillance grave au moment de la tentation.

Un autre devoir envers le St-Esprit est de l'écouter quand il nous inspire. Nous sentons parfois passer sur notre âme des souffles de générosité ; la honte de nos imperfections nous excite à briser avec notre routine pour mener une vie plus fervente. C'est l'Esprit-Saint qui agit. Ne lui résistons pas. Confions-nous à un tel guide, il saura nous conduire par les chemins de la vertu au terme de notre pèlerinage terrestre, à la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

LES PERSONNAGES ÉVANGÉLIQUES

LXIX

L'HÉMORROÏSSE

Au cours de ses pérégrinations à travers la Galilée, Notre-Seigneur se plaisait à écouter les supplications des âmes croyantes qui lui demandaient des faveurs extraordinaires. Les miracles qu'il daignait accomplir en réponse à des prières avaient d'ailleurs le double avantage de soulager des malheureux et de prouver la réalité de la mission confiée par le ciel au divin thaumaturge.

I

Un jour donc que Jésus se trouvait, comme il arrivait souvent, dans la région du lac de Tibériade, un chef de synagogue vint se jeter à ses genoux pour implorer la résurrection de sa fille. Nous aurons prochainement à étudier cet incident et à voir la suite que le Christ lui donna. Mais tandis que le père exposait sa requête, une autre misère vint s'interposer, si l'on peut dire, entre celle de Jaïre et la miséricorde du Sauveur. Une femme se glissa péniblement à travers la foule, dans l'espérance d'obtenir pour elle-même un prodige.

Cette femme était, depuis longtemps, atteinte d'une infirmité aussi humiliante que cruelle. Les auteurs sacrés des anciens temps, qui ne redoutaient pas les mots exacts, nous ont fait connaître son mal d'une façon très précise, si bien que cette malade, dont le nom propre n'est pas parvenu jusqu'à nous, reste connue sous le titre d' « hémorroïsse », qui nous indique qu'elle était affligée de pertes de sang. Il fallait que son affection fût bien invétérée et bien grave, car elle avait tout mis en œuvre pour s'en débarrasser. Depuis douze ans, au témoignage de S. Marc, elle « avait beaucoup souffert entre les mains de plusieurs médecins ; elle y avait dépensé tout son bien et n'en avait éprouvé aucun soulagement, mais s'en trouvait encore plus mal. »

Je ne sais si l'Evangéliste a, dans ce joli verset, voulu mettre une légère intention satirique à l'égard du corps médical de son époque. Toujours est-il que ce trait pittoresque fait songer à Molière et prouve que certaines gens n'avaient pas attendu jusqu'au *Médecin malgré lui* et au *Malade imaginaire* pour montrer quelque scepticisme à l'égard de la Faculté.

Leurs doutes étaient d'ailleurs parfaitement fondés, surtout aux âges dont nous parlons. La science de guérir était alors absolument dans son enfance. Elle se basait surtout sur des recettes empiriques, auxquelles on mélangeait trop souvent des formules de magie. Sans doute, quelques médecins d'un esprit supérieur, comme Hippocrate et Galien, par exemple, ont rendu de grands services à l'humanité par la justesse de leurs observations qui, jointe à la pénétration de leur intelligence, leur a permis d'aboutir à des déductions si justes que quelques uns de leurs aphorismes ont encore cours dans nos Facultés de médecine. Mais eux mêmes et leurs émules n'ont été que les précurseurs, tout au plus les fondateurs, d'une science qui ne s'est développée qu'avec une lenteur incroyable au milieu de mille incertitudes.

Aujourd'hui encore, malgré les progrès merveilleux réalisés depuis un siècle dans la chirurgie, le diagnostic, la thérapeutique et l'anesthésie, plus d'une maladie reste mystérieuse et incurable. Et cependant les docteurs de nos jours possèdent, en général, une vaste culture générale, à laquelle s'ajoute une formation théorique et technique poussée très loin. Leur tâche est en outre facilitée par l'avancement général des sciences.

Mais que l'on veuille bien se reporter à vingt

siècles en arrière. A ce moment là, il n'y avait pas d'Ecoles de médecine proprement dites. Si, par hasard, un guérisseur plus célèbre ou plus audacieux réussissait à s'entourer de quelques disciples, le groupe qu'il avait formé disparaissait, sauf de rares exceptions, avec lui. L'ensemble des gens qui prétendaient soulager leurs semblables était aussi ignorant que le commun des mortels. Les quelques ordonnances antiques qui ont été conservées nous apparaissent aujourd'hui comme aussi inopérantes que ridicules, dangereuses même quelquefois.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que la pauvre femme dont nous parlons n'ait abouti qu'à aggraver son mal en se conformant aux prescriptions des divers praticiens en qui elle avait successivement placé sa confiance. Elle était aussi arrivée à perdre, dans ces vaines tentatives, toute sa fortune, ce qui démontre que les médecins de jadis ne plaisantaient pas sur le chapitre des honoraires. Elle était donc à la fois ruinée et presque désespérée.

II

Ayant ainsi éprouvé le néant de toutes les espérances que l'on se forge ici-bas, elle eut une inspiration très heureuse. Elle résolut de s'adresser à cet envoyé de Dieu dont on parlait beaucoup dans sa contrée et dont on disait qu'il était très compatissant à l'égard de tous les malheureux. Certainement elle avait déjà entendu parler des miracles précédemment accomplis par Notre-Seigneur, elle lui reconnaissait donc une puissance surnaturelle. Mais elle hésitait néanmoins à se présenter devant lui pour implorer sa guérison.

Le motif de cette hésitation est aisément explicable. D'une part il provenait d'une timidité très naturelle à une femme, surtout en des temps où les femmes, considérées comme des créatures inférieures, reléguées généralement dans la pénombre des gynécées, n'avaient pas la liberté d'allures que revendiquent, non sans quelque exagération, nos contemporaines. Ensuite la nature même de sa maladie rendait quelque peu ridicule l'hémorroïsse, et elle devait redouter les plaisanteries du public qui se pressait sur les pas de Jésus.

Elle essaya d'obtenir son miracle d'une façon discrète et subreptice. Sa confiance dans le Messie était telle qu'elle se disait : « Si je puis seulement toucher une frange de son vêtement, je serai sauvée. » Elle supposait donc, un peu comme le centurion de Capharnaüm, que le Seigneur n'avait pas besoin de se déplacer ou de recourir à des rites particuliers pour opérer ses prodiges, mais que la souveraineté de Dieu se manifeste comme il lui plaît, et ce raisonnement dénotait déjà la foi chez elle.

Ce n'était pas d'ailleurs au hasard qu'elle choisissait les franges du manteau du Christ comme la partie de ses habits qu'elle devait atteindre de préférence. Si le reste de l'habillement des hommes était vulgaire, chez certains peuples orientaux, les franges avaient une signification symbolique, comme cela semble ressortir des monuments anciens retrouvés en Egypte et chez les Assyriens.

Lorsqu'il s'agissait des Hébreux, la tradition était plus forte encore, parce qu'elle était appuyée sur un texte de la Loi de Jéhovah. Il était dit, en effet (Num., xv, 38 39), que le Seigneur avait parlé à Moïse et lui avait ordonné de faire coudre par les fils d'Israël des franges au quatre coins du châle carré qui leur servait de manteau. La couleur même de cet ornement avait été spécifiée : il devait être composé de fils blancs, auxquels se mêleraient çà et là des bandes d'hyacinthe, c'est-à-dire bleues. Les Juifs appelaient cela le « sisit » de la racine « sis » qui veut dire : fleur.

Quant à la signification que Dieu avait attachée au port de cet emblème, elle est nettement fixée par le texte même du Pentateuque : « Afin que les voyant (ces houppes) ils se souviennent de tous les commandements du Seigneur, qu'ils ne suivent point leurs pensées ni l'égarement de leurs yeux qui se prostituent à divers objets, mais que, se souvenant au contraire des ordonnances du Seigneur, ils les accomplissent et se conservent saints pour leur Dieu. » Le *sisit* était donc comme un rappel incessant et visible des prescriptions du Décalogue. Il rappelait aux Juifs les liens spéciaux qui les rattachaient à Jéhovah, ainsi que les obligations qu'ils avaient à son égard.

Comme on le voit par ce passage même, son usage s'était perpétué, depuis l'âge mosaïque, jusqu'aux jours où parut Notre-Seigneur, et il se continua, d'ailleurs, pendant bien des siècles encore. L'hémorroïsse cherchait donc à saisir, non pas un vêtement quelconque de Jésus, mais les fils de laine revêtus d'un caractère religieux, un peu comme nous aimerions à baiser un scapulaire ou une médaille. Elle était persuadée que ce simple attouchement suffirait à lui procurer la grâce depuis si longtemps attendue ; elle comptait s'éclipser ensuite et se perdre dans la foule sans avoir été remarquée.

Sur ce dernier point seulement son calcul se trouva absolument faux. En effet, le Sauveur avait d'autres vues sur elle. Il n'était pas seulement un homme, doté du pouvoir céleste d'opérer des prodiges ; il était également un Dieu, à la prescience duquel rien ne pouvait échapper, pas même les pensées les plus intimes. Tout en écoutant la plainte de Jaïre qui le priait pour sa fille, le Christ lisait clairement dans le cœur de la timide femme ; il discernait les raisons qu'elle avait de vouloir passer inaperçue, et quoique ces raisons ne fussent point basées sur un respect humain condamnable, il jugeait qu'il ne serait pas bon d'y accéder.

Il fallait, en effet, que le miracle qui allait se produire arrivât à tous ses résultats. Guérir une malade était bien ; faire servir cette guérison à la gloire de Dieu ainsi qu'au salut des âmes était infiniment plus important. De là la nécessité de donner une publicité éclatante à la merveille qui se produirait tout à l'heure, à l'instant où la

malheureuse, qui fendait difficilement la presse, réussirait enfin à entrer en contact avec le vêtement du Sauveur.

III

L'infirme atteignit enfin au but. Elle effleura la frange sacrée. Mais aussitôt quelque chose d'inattendu se produisit. Jésus se retourna vers la foule qui l'encerclait de tous côtés et demanda : « Qui m'a touché ? »

La question paraissait tellement insolite, au moment même où tant de gens frôlaient simultanément le Seigneur, que les Apôtres, qui ne devinaient pas l'intention secrète de leur Maître, se montrèrent légèrement interloqués. Ils ne dissimulèrent point leur surprise et répondirent naïvement à Jésus que c'était la foule entière qui le touchait de toutes parts. Selon S. Luc, ce fut S. Pierre qui, avec sa rude et habituelle franchise, se chargea de fournir cette explication familière.

Mais le Christ tenait à prolonger l'incident, afin d'exciter l'attention des personnes présentes, et il promenait autour de lui des regards scrutateurs, comme pour chercher l'audacieux qui s'était permis un tel geste. Il appuya même davantage en précisant que quelqu'un l'avait approché dans une intention spéciale, car il avait senti une vertu émaner de lui.

Cependant l'hémorroïsse se sentait remplie à la fois de bonheur et de confusion. Elle était radicalement guérie; le flux sanguin s'était soudainement arrêté et elle s'en rendait parfaitement compte. Mais en même temps elle s'épouvantait de l'apparente colère du Seigneur. Peut-être se demandait-elle comment son indiscrétion allait être châtiée et si le Rédempteur n'allait pas lui retirer la faveur qu'elle lui avait, en quelque sorte, dérobée. Elle tremblait à l'idée d'avouer, et surtout devant tout le monde, ce qui venait de se passer. Elle craignait une réponse qu'elle estimait méritée, mais sévère.

Enfin elle prit le parti le meilleur ; celui d'une franchise absolue. Elle se jeta aux pieds du Messie, embrassa ses genoux selon la coutume des suppliants antiques et raconta, avec l'histoire de ses malheurs, la façon dont ils venaient de prendre fin. Puis elle attendit, anxieuse, tandis que les assistants étaient suspendus aux lèvres du Christ, dans l'angoisse des paroles décisives qui allaient être prononcées.

Mais le bon Jésus, qui n'attendait que cette confession, ne voulut pas mettre la patience générale à une trop rude épreuve. Il sourit avec douceur à la pauvre femme et lui dit : « Ma fille, ta foi t'a sauvée ; va en paix et sois guérie de ton mal. »

Ainsi était donnée la grande leçon que le Christ avait voulue. Ainsi la raison profonde du miracle était divulguée : ce qui venait d'avoir lieu n'était pas seulement une cure extraordinaire, opérée par un médecin exceptionnel. C'était la récompense accordée à une foi encore rudimentaire sans doute, mais sincère et profonde.

Admirons enfin ce mot suprême : « Va en paix », que bon nombre de prêtres ont jugé si consolateur, qu'ils l'emploient après la confession sacramentelle, pour congédier leurs pénitents en leur donnant l'espoir d'une conscience épurée et désormais tranquille. La paix intérieure, en effet, est le bien le plus désirable en ce monde, puisqu'elle est un gage de salut. Et Celui qui était descendu parmi nous pour racheter les âmes immortelles, tenait à leur donner, dès ici-bas, mieux qu'un soulagement temporel : une espérance annonciatrice du Paradis.

LXX

LA FILLE DE JAIRE

Au moment où la femme hémorroïsse s'approcha de Jésus pour se faire guérir, le Seigneur était en train de converser avec un homme qui s'était précipité au-devant de lui. Cet homme s'appelait Jaïre et il remplissait les fonctions de chef de synagogue.

I

N'allons pas conclure de là qu'il appartînt à la tribu de Lévi ou fût doué d'aucun caractère sacerdotal. Les synagogues, en effet, n'étaient que de simples lieux de réunion où, comme nous avons eu l'occasion de le dire, les Juifs se rassemblaient pour prier et commenter les Saintes Ecritures. A l'inverse de ce qui se passe dans nos églises, ces assemblées n'étaient pas présidées par un prêtre. Les lévites se consacraient exclusivement, à tour de rôle, au service du Temple de Jérusalem, et leur ministère ne rayonnait pas au delà.

Mais comme, d'autre part, les Juifs éloignés du Temple éprouvaient le besoin de se grouper pour des oraisons communes, et qu'il fallait nécessairement que ces séances soient dirigées par quelqu'un qui en règle l'ordre et y fasse respecter une certaine discipline, l'habitude avait été prise de choisir, entre les fidèles, un homme recommandable par son autorité et la dignité de sa vie pour remplir les fonctions de président. Son autorité ne s'exerçait que pendant la cérémonie, qui se renouvelait une fois par semaine, au jour du sabbat. Le reste du temps, le chef de synagogue vaquait, comme tous ses concitoyens, à des occupations profanes : il pouvait être agriculteur, négociant ou tout ce qu'il vous plaira d'imaginer. Il y avait donc une grande différence entre lui et les rabbins actuels qui, dans la religion judaïque, mènent une existence particulière et accomplissent de véritables rites cultuels.

Ce n'est pourtant pas en vain que les évangélistes synoptiques ont jugé à propos de relater ce détail que Jaïre était chef de synagogue. Cela nous permet d'inférer qu'il était pieux, honnête, considéré et animé de zèle pour le service de l'Eternel. Mais le Seigneur n'a jamais promis d'épargner toute épreuve à ceux qui l'aiment. Bien au contraire, il les frappe parfois, en vue de leur bien, suivant des fins qui nous dépassent, mais dont il possède le secret.

C'est ainsi que Jaïre se trouvait à ce moment-là dans une anxiété cruelle. Il était père d'une jeune fille de douze ans qui se trouvait extrêmement malade, au point que, quand le malheureux quitta sa maison, il n'était point du tout assuré de retrouver son enfant en vie.

Remarquons en passant que, dans nos contrées et à notre époque, une fillette de douze ans est encore toute petite. Il n'en est pas de même dans les climats d'Orient, où une enfant de cet âge a déjà atteint tout son développement physique, si bien que la loi et la morale l'autorisent dès lors à contracter un mariage qui, chez nous, paraîtrait aussi ridicule que prématuré.

Nul doute que le père infortuné n'ait eu recours d'abord à tous les secours médicaux, si minimes d'ailleurs, dont il pouvait disposer. Mais les efforts naturels s'étant révélés impuissants, il résolut de recourir aux remèdes dont seul le Tout-Puissant dispose. Le bruit s'était répandu dans la cité que le grand Guérisseur, Jésus, venait d'arriver. N'était-ce pas l'occasion inespérée d'essayer une suprême tentative?

Jaïre vint donc s'agenouiller devant Jésus et le supplia de l'accompagner dans sa demeure. Il savait parfaitement qu'il n'avait pas affaire à un médecin ordinaire. Les paroles mêmes qu'il adressa au Christ le prouvent, puisqu'il lui demanda de se rendre chez lui pour imposer les mains à sa fille. Ce geste, effectué par un individu quelconque, n'aurait pu avoir aucune sorte d'efficacité. Mais il était, au contraire, depuis Abraham et depuis des temps plus reculés encore, le symbole des bénédictions bienfaisantes. Jésus, du reste, l'employait souvent quand on lui demandait de guérir des malades, et il démontrait ainsi que son action était d'ordre surnaturel.

Ce fut sur ce plan de la bonté infinie et dominatrice de Dieu que se plaça le chef de synagogue, qui proclama en même temps sa croyance en Jésus-Messie. Le Christ n'accéda pas immédiatement à sa prière, non pas qu'il eût le moindre doute sur la sincérité de ses intentions, mais parce que, pour mériter d'être exaucée, une supplication doit être aussi persévérante que confiante et filialement respectueuse. Jaïre ne se découragea point. Sans souci du peuple qui se pressait autour du Sauveur, il se traîna à ses genoux, renouvelant sa demande « avec instance, » dit l'Evangile.

Enfin ses vœux furent exaucés. Notre-Seigneur se décida à le suivre et à se rendre avec lui dans sa demeure. Il ne disait pas encore ce qu'il comptait faire, mais, dans son cœur droit, Jaïre déjà ne doutait plus que puisque le Maître allait pénétrer sous son toit, il y apporterait le bonheur.

II

Toutefois un incident vint retarder l'heure si impatiemment attendue. Ce fut la guérison de l'hémorroïsse qui se jeta au travers du prodige en préparation pour obtenir immédiatement son miracle personnel. Il n'y avait pas lieu pour Jaïre de se plaindre de cet atermoiement. Tout au contraire, puisque le Rédempteur manifestait ainsi sa puissance, à l'improviste, c'était un motif de plus de compter que cette bonté souveraine qui venait d'éclater aux yeux de tous, agirait de nouveau et dans un cas bien plus grave encore.

Les choses en étaient là, et Jésus finissait à peine de parler à celle à qui il venait de rendre la santé, lorsque quelques hommes s'approchèrent timidement du chef de la synagogue. C'étaient des domestiques de sa maison et ils apportaient — osant à peine la formuler — la plus effroyable nouvelle. L'enfant sur qui reposaient tous les espoirs humains du pauvre homme venait de mourir. Il n'y avait donc, semblait-il, plus rien à attendre, et les serviteurs ne manquèrent pas de le dire à leur maître avec cette crudité de langage qui nous étonnerait fort, mais qui était alors absolument admise : « Ta fille est morte ; à quoi bon, dès lors, importuner le Seigneur ? »

Ces pauvres gens parlaient comme parlent trop souvent les hommes : ils ne voyaient rien au delà de l'horizon borné qui nous entoure immédiatement. Ils n'arrivaient pas à supposer que Jésus fût assez puissant pour infuser à nouveau la vie dans ce corps désormais séparé de son âme. Sans doute, l'exemple d'Elisée, qu'ils avaient entendu lire dans la Bible, et d'autres faits plus récents encore, auraient dû leur apprendre que le Tout-Puissant est le maître de la vie comme de la mort, et qu'une résurrection, impossible à tout pouvoir humain, n'est qu'un jeu pour Celui qui, d'un mot, a créé le ciel et la terre. Mais ce qui leur manquait, c'était la foi. Ou plutôt leur foi était si médiocre, si vulgaire qu'ils ne concevaient même pas la possibilité d'un prodige aussi étonnant.

Jaïre, lui, ne se troubla point. Et Notre-Seigneur s'empressa de récompenser sa confiance. Il le réconforta par un seul mot : « Ne crains point, et crois seulement. » Ces paroles équivalaient à une promesse. Et le père savait bien que les promesses de Dieu sont immuables, que, comme Dante devait le dire plus tard,

Che sillaba di Dio non si cancella.

Le Messie s'apprêta donc à poursuivre son chemin vers la maison maintenant endeuillée. Mais il ne permit pas à tout le monde de le suivre. Il appela auprès de lui ses apôtres les plus intimes : Pierre, Jacques et Jean, et d'un geste renvoya toute la multitude qui le suivait. Pourquoi ? Cela reste son secret. Peut-être pour ne pas troubler l'affliction de la maison mortuaire par le vain tumulte de la foule. Il fallait des témoins au prodige qui allait se réaliser : les trois disciples étaient qualifiés entre tous pour remplir cette fonction. De plus, on trouverait là-bas assez de monde pour constater la merveille. L'assistance d'un plus grand nombre n'aurait servi qu'à satisfaire des curiosités vaines : elle n'était donc pas souhaitable.